

Jean Prévost est mort à la guerre

par Jean Guéhenno

Carrefour, 23 septembre 1944, p. 6

La première fois que je le vis, c'était en 1919. Il avait dix-neuf ans. Il était élève de l'École Normale. Nous nous étions risqués – quelle idée folle – un ami et moi, dans le quartier de la rue d'Ulm, en quête de notre jeunesse. Nous n'allâmes pas à l'École même, nous n'osions pas, mais dans un petit café qui en était comme une succursale, au coin de la rue des Feuillantines, à la Triboulette, chez Facqueur. On y fumait la pipe avant la guerre et on y buvait de la bière entre deux parties de fléchettes, et les nouveaux sûrement devaient faire comme nous. Je poussai timidement la porte : ils étaient là en effet autour des tables, et, au milieu d'eux, un solide garçon blond dans la plus étrange posture. Debout sur sa jambe droite, il tenait, par-dessus son épaule et derrière son dos, avec sa main droite le bout de son pied gauche. Il garda la pose quelque temps en nous jetant à mon ami et moi un regard méprisant. Je ne sais ce que sentit mon compagnon. Pour moi, je sentis une gêne intolérable, subitement une sorte d'ankylose dans tous les membres dont j'eus honte. Nous avons bu une chope, vite, au comptoir, et nous sommes partis sans oser dire seulement qui nous étions. Mais nous savions que désormais notre jeunesse était perdue. Ce jeune athlète blond, Jean Prévost, car c'était lui, venait de nous le signifier.

Ce premier souvenir, cette première image que je garde de lui, donne, je pense, une assez juste idée de ce qu'il était. Il n'a jamais vieilli. Toujours il fut ce jeune garçon qui se contraignait, s'applique et s'efforce, et d'abord contre lui-même, impatient de tirer de lui, de son corps comme de son esprit, le meilleur, préoccupé, ne disons pas de se dépasser – il n'aimait pas le langage soutenu – mais plus simplement, sportivement, de battre ses propres records. Nous devînmes camarades. Ce ne fut pas facile. Il y avait entre nous la guerre, ces quatre années, ces épreuves que nous avions connues, et qu'il n'avait pas connues, et cet air de héros que faussement nous donnait la victoire. Il en était jaloux, grandement, noblement. Quand Montherlant, non pas celui d'aujourd'hui (les hommes changent, vieillissent, et souvent mal), mais celui de la *Relève du matin* et de *Songe*, publia son *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, Prévost proclama son admiration, mais ce ne fut pas sans ajouter avec quelques malice : « Dites à vos camarades, mon frère aîné, que même dans cette estime réciproque que vous nous donnez avec tant de raison, il y a, quand elle devient exclusive, quand elle forme une confrérie du courage éprouvé, comme un soupçon du courage d'autrui, qui aiguillonne les plus jeunes, qui peut les pousser jusqu'à cette folie de vouloir s'éprouver eux aussi et de rendre inutile le sacrifice *des survivants et des morts*. » Toujours la même insolence. Et si des hommes de mon âge, qui avaient eu la chance de l'épreuve, voulaient devenir ses amis, la première condition était qu'ils ne prétendissent surtout pas valoir mieux que lui qui n'avait pas eu le même bonheur.

Le plus attachant peut-être de ses livres, *Dix-huitième année*, s'ouvre sur un admirable récit. Il raconte ce que fut pour lui la nuit du 15 juillet 1918, la nuit de la dernière offensive allemande de l'autre guerre. Il avait dix-sept ans. Il était en vacances chez ses parents réfugiés dans l'Yonne, à Saint-Fargeau. Son père l'éveilla. Le roulement lointain du canon semblait monter de la terre, Jean Prévost l'écoutait, comme Fabrice à Waterloo. « Cet ébranlement imperceptible, écrit-il, à peine ponctué, dans une minute, d'un ou deux bourdons plus forts désarmait l'esprit et inquiétait l'imagination plus qu'une chose terrible. La fraîcheur de la nuit aidant, je me mis à trembler, peu à peu mes dents claquèrent... Je rentrai dans mon lit et j'essayai d'entendre le bruit de la bataille pendant une heure encore, ou un peu plus. Surtout, je me consternais de mon néant, de ma jeunesse méprisable, inutile. Je m'interrogeais sur mon courage. »

Quel frémissement ! Les moindres mots de ceux qu'on a connus, aimés, prennent, quand la mort est là, un autre sens ; il nous semble qu'ils portaient déjà en eux tous les destins. « Je m'interrogeais sur mon courage. » Chez Prévost, la réponse que par toute sa vie il a donnée à cette question, si exigeant

qu'il fût, n'a pas dû le laisser trop mécontent. Il a vécu comme un héros stendhalien, et certes courageusement. Il s'était marié jeune, il était fier d'avoir des enfants. Il se voulait un « écrivain aux pièces », travaillait vite et bien, allègrement, pour qu'on eût du bonheur autour de lui. Chaque matin il se redisait ce mot de Stendhal qu'Alain lui avait signalé : « La vie se compose de matinées. » Il était heureux de son métier, heureux de pouvoir se dire comme Julien Sorel : « J'ai du pain et je suis libre ». Qui veut le bien connaître relise ce petit livre, *Les Épicuriens français*, où il raconte les aventures de trois esprits qui furent ses intercesseurs et ses maîtres, Hérault de Séchelles, Stendhal, Sainte-Beuve. Il avait conduit à travers leurs livres, de « lentes et tremblantes recherches ». C'est qu'il y était à la recherche de lui-même. Comme eux, il était sans foi, sans illusions, et ne se connaissait pas dans la chasse au bonheur d'autres ressources que celles de son esprit et de sa volonté, mais il les employait toutes. Il était lucide, passionné, ambitieux, cynique. Il avait, quant à lui-même, horreur de l'économie de soi, dans ses rapports avec les autres, horreur de l'hypocrisie. Il marchait vers la gloire d'un bon pas. J'imagine qu'il a souvent médité cette phrase de Stendhal dans *La vie de Rossini* : « Un grand artiste se compose de deux choses, une âme exigeante, tendre, passionnée, dédaigneuse, et un talent qui s'efforce de plaire à cette âme et de lui donner des jouissances en créant des beautés nouvelles. »

Et puis, la dernière épreuve est venue, celle-là même qu'il y a vingt ans, il enviait aux gens de mon âge, plus grande cent fois que celle que nous avons vécue : la guerre, mais la défaite, la trahison, la honte. Mais il était de ces hommes qu'aucun traître ne saurait trahir et qui ne se rendent pas, jamais. Il haïssait la guerre comme nous tous, mais il éprouva comme nous tous que la servitude était pire. Il attendit. La bataille pour la liberté recommença. Alors il devint l'intendant du maquis du Vercors. Intendant ! Faire tomber dans des embuscades et piller les convois de l'ennemi, lui voler son pain, son riz et son sel, c'était drôle », disait-il à ses camarades. En se battant, il se faisait plaisir encore. Il ne s'interrogeait plus sur son courage, et le cher garçon cette fois nous a tous devancés ; il a rejoint tous nos amis de l'autre guerre. Il est mort.